Boissy, Louis de
Les dehors trompeurs

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

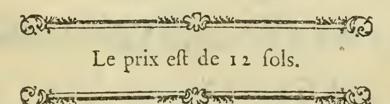
L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOISSY, de l'Académie Françaiſe.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 18 *Février* 1740.



Le prix eſt de 12 ſols.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques, au-deſſous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.



ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, Amant aimé de Lucile.

Monſieur DE FORLIS, Ami du Baron.

LUCILE, Fille de M. de Forlis, & promiſe au Baron.

CELIANTE, ſœur du Baron.

LA COMTESSE, Connoiſſance du Baron.

LISETTE, Suivante.

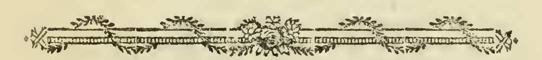
CHAMPAGNE, Valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, chez le Baron.



LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR, COMÉDIE



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CELIANTE.

Eh, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.
Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort ſi le Baron le chaſſe.

LISETTE.

Non, un diſcours très-ſage a cauſé ſa diſgrace.
C'eſt pour l'appartement que Monſieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il eſt à Paris.
Monſieur, qui ſûrement l'attend cette ſemaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,
Hazarder là-deſſus ſon petit ſentiment:
» Monſieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je ſuis dans une crainte extrême
» Que Monſieur de Forlis ne ſoit ſcandaliſé
» De ſe voir déloger ainſi d'un air aiſé.
» C'eſt un homme de nom, c'eſt un vieux Militaire,
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révere.
» Vous lui devez, Monſieur, un reſpect infini,
» Et d'autant plus qu'il eſt votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris inceſſamment ſe rendre,
» Pour couronner vos feux, & vous faire ſon gendre.
A peine a-t-il fini, que ſon zele eſt payé
D'un ſouflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de ſe voir maltraiter de la ſorte,
Il veut lui répliquer, il eſt mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en ſa faveur;
Mais, loin de s'appaiſer, Monſieur entre en fureur.
A moi-même il me dit les choſes les plus dures.
Mon oreille eſt peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être ſurpriſe, & j'ai peine à penſer
Qu'un homme ſi poli les ait pu prononcer.

CELIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il eſt pourtant fidelle.
Son ſervice eſt trop dur. Sans vous, Mademoiſelle,
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
Je ne reſterois pas un moment avec lui.

CELIANTE.

Mais mon frere eſt ſi doux.

LISETTE.

Oui, rien n'eſt plus aimable;
Son commerce eſt charmant, ſon eſprit agréable,
Quand on n'eſt avec lui qu'en ſimple liaiſon;
Mais il n'eſt plus le même au ſein de ſa maiſon.

Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le Masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alôrs l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CELIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur frere ;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au Parloir, contemploient sa beauté.
Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté ;
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur ;
Et, comme il manque au pere, il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
Et, depuis quelque temps, elle est triste & muette.

CELIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

CELIANTE.

Son penchant naturel eſt d'aimer à ſe taire,
Et la ſimplicité forme ſon caractere.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend ſotte.

LISETTE.

Soit.
Mais ſon eſprit n'eſt pas ſi ſimple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la ſourire.
Ses yeux ſont expreſſifs plus qu'on ne ſauroit dire;
Son ſouris auſſi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle penſe, & ſent encore mieux.
Monſieur, d'enfant la traite, & la bruſque ſans ceſſe.
A de franches guenons il ſera politeſſe,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé bleſſe ſon jeune orgueil.
Son changement pour elle eſt un mauvais préſage.
Ajoutez à cela le nouveau voiſinage
De la Comteſſe.

CELIANTE.

Elle eſt d'un âge à raſſurer.

LISETTE.

Elle eſt encore aimable, elle peut inſpirer...

CELIANTE.

Elle eſt folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CELIANTE.

Il faut du ſérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comteſſe eſt fort gaie, & l'enjoûment ſéduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'eſprit.
Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ſes regards pour elle en ſont même une preuve.
Depuis qu'elle eſt logée à deux pas de l'hôtel,
Leur eſtime s'accroît.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils ſont répandus, que c'eſt-là leur manie,
Le même tourbillon les emporte & les lie;
Mais c'eſt un nœud léger qui n'a point de ſoutien,
Il paroît les ſerrer, & ne tient preſqu'à rien.
L'un & l'autre ſe cherche à deſſein de paroître,

Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître ;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage & non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;
Et voilà ce qui fait que je suis, que j'abhorre
Ce monde, presqu'autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh ! Quoi que vous disiez, il a son beau côté ;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comtesse vient.

CELIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie,
D'un beau jeune Seigneur.

CELIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCENE II.

CELIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement ;
J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CELIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CELIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.
(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

SON air eſt emprunté.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

Mais il eſt noble & ſage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiſer, elle eſt un peu ſauvage.

CELIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi toujours retirée?
Jeune & formée en tout pour être deſirée,
Quel injuſte penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inſpirer l'amour & l'eſprit du grand monde.
Se tenir conſtamment recluſe comme vous,
C'eſt exiſter ſans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos ſoins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Tréve de modeſtie.

CELIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laiſſons-là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obſcurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour ſuivre votre eſſor, & l'eſprit qui vous guide,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon cœur trop timide.

Les

Les préjugés communs me tiennent fous leurs loix ;
Et je foutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoifelle, & faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître ?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique foin,
Pour vous eft un devoir ; je dis plus, un befoin ;
Et celui de dormir, & de fe mettre à table,
N'eft pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.
La nature, à mon fexe, en a fait une loi.
Se répandre, & briller, c'eft refpirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coqueterie,
A fuir fur tout l'éclat, le bonheur de la vie ;
Et je tâche à trouver ce fouverain bonheur,
Non dans l'efprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la Comteffe.*

Au fein de la raifon fa réponfe eft puifée.
J'en fuis edifié.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Moi, très-fcandalifée.
(*A Céliante.*)
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'eft infpiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle eft fotte à mes yeux.

CELIANTE, *à part.*

Qu'elle eft extravagante.

SCENE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE *à Lifette.*

LE Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il eft forti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'inſtant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où ſera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en inſtruire ;
Et, quelque part qu'il ſoit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel ſoin eſt flatteur.

(*Céliante ſort.*)



SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

SE peut-il, du Baron, que ce ſoit là la ſœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-eſtimable.

LA COMTESSE.

Son eſprit eſt brillant.

LE MARQUIS.

Mais il eſt raiſonnable,
Et le bon ſens, Madame...

LA COMTESSE.

Eſt chez vous déplacé.
Il ſied bien à vingt ans, Monſieur, d'être ſenſé !

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

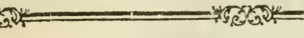
Ah ! Quel travers extrême !
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon ſens, & bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous priſez le bon ſens ! O ciel ! Puis-je le croire ?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire ?
C'eſt un Eſtre nouveau qui n'avoit point paru.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au Baron.*

AH! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut paſſer même pour vraiſemblable :
Un Marquis de vingt ans prudent & raiſonnable,
Qui l'oſe déclarer, & qui n'en rougit point !

LE BARON.

C'eſt un modele.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais briſons ſur ce point.
Un ſoin intéreſſant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cet après-dînée.
Monſieur Vacarmini fait un bruit étonnant

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'eſt le plus ſurprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propoſe un plaiſir bien flatteur;
Mais je ſuis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par-tout on le ſouhaite, & chacun ſe l'arrache !
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui ſe l'attache.

LE MARQUIS.

Je n'en ſuis pas ſurpris, aimable comme il eſt.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préference.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Vous l'exigez !

LA COMTESSE.

Sans doute ; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous ?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je,
Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en eſt quelque choſe.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen eſt donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti ſérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je ſuis l'exemple, & je cede à l'uſage.
C'eſt un joug établi que ſubit le plus ſage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'eſt pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'oppoſer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Etre couru, fêté par-tout où vous allez ;
Etre aimable, amuſant, & ne ſonger qu'à plaire,
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde eſt né pour ne tenir à rien ;
L'agrément eſt ſa loi, le plaiſir ſon lien,
S'il s'unit, c'eſt toujours d'une chaîne légere,
Qu'un moment voit former, qu'un inſtant voit défaire ;
Il fuit juſques au nœud d'une ſotte amitié :
Il eſt toujours liant, & n'eſt jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé ſociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triſte mari.

LE MARQUIS.

Monſieur ne doit pas craindre un changement ſemblable.

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison, chimere!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les etats, comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,
Etouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'éleve, arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi!

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé, vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Et mere de la joie, & source du bon goût:
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusques dans ses écarts;
Brave les préjugés & les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable Baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

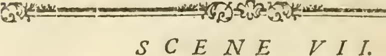
LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même:
Je cede comme vous à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit & dans le caractere!
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,

Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi
De vivre indépendant & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des chofes de la vie
Prenons la pointe feule & la fuperficie.
Le chagrin eft au fonds, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaifir, ne faifons qu'effleurer.
(*Elle fort.*)



SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

NOUS fommes feuls, Monfieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma jufte eftime à vos yeux fe découvre.
Les plaifirs que de vous dans huit jours j'ai reçu s,
La façon d'obliger que je mets au-deffus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'infpire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monfieur, me touche vivement;
Et puifque vous allez prendre un engagement,
Inftruifez-moi; de grace, & que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'eft fur vos fentimens que je veux me régler;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon eftime pour vous eft égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord diftingué de tout autre.
Je vous connois, Monfieur, depuis fort peu de temps;
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié fe forme en deux journées,
Et les inftans chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant & diftingué...

LE MARQUIS.

Ah! Monfieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez fubjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoiffance,
Va donc de fes fecrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comteffe il vient de fe cacher.
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.

Celle

Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, ſage,
Et ſa premiere vûe obtient un prompt hommage.
Il n'eſt point de regards auſſi doux que le ſien.
Elle a de la naiſſance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encore plus chere,
Une longue amitié m'unit avec ſon pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis préſentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez, doucement.
Vous croyez ſur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aſpire.
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un ſeul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet ſi charmant dont mon ame eſt épriſe,
Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtiſe :
Je ne ſais de quel nom je le dois appeller.
C'eſt un Etre qui ſait à peine articuler :
Triſte, ſans ſentiment, rêveuſe, ſans idée,
C'eſt par le ſeul inſtinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur;
Un ſilence ſtupide en dément la douceur.
D'aucune impreſſion ſon ame n'eſt émue,
Et je vais épouſer une belle ſtatue.

LE MARQUIS.

Le temps & vos leçons l'apprendront à penſer.

LE BARON.

Non, il n'eſt pas poſſible, & j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'eſt rien que n'ait tenté ma flâme.
Tous mes efforts n'ont pu développer ſon ame.
Trompé par le deſir, mon amour eſpéroit
Qu'au ſortir du couvent elle ſe formeroit.
Prêt d'être ſon époux, & brûlant de lui plaire,
Je l'ai priſe chez moi, de l'aveu de ſon pere.
Elle eſt avec ma ſœur qui ſeconde mes ſoins :
Mais inutile peine! Elle en avance moins.
Son eſprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître;
Je la trouvois encore moins ſotte dans le cloître,
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement;
De petites lueurs perçoient même ſouvent;
Elle répondoit juſte à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit ſourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots;
Un Non, un Oui, placés encor mal-à-propos,

A sa stupidité chaque moment ajoute :
Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe, tour-à-tour,
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, & je la vois charmante,
Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son pere arrive incessamment :
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle !
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;
Pour un homme qui pense, & né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas, mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis !

LE MARQUIS.

Moi, Baron ; & pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre :
Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté,
Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse & remue.
Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs,
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.

Votre amante, Baron, n'a que les ſeuls dehors,
La mienne réunit ſeule tous les tréſors.
Ses yeux, & ſon ſouris où regne la fineſſe,
Annoncent de l'eſprit, & tiennent leur promeſſe;
Elle parle fort peu, mais penſe infiniment :
A l'égard de ſon cœur, c'eſt le pur ſentiment;
Il s'attache, il eſt fait exprès pour la tendreſſe;
Et paîtri par les mains de la délicateſſe.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je ſuis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon hiſtoire encor n'eſt pas finie,
Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu, malgré moi, ma maîtreſſe de vûe.
Je ne ſais, qui plus eſt, ce qu'elle eſt devenue.
Nous nous ſommes écrits d'abord exactement,
Et ſes lettres ſuivoient les miennes promptement:
Mais elle a tout-à-coup ceſſé de me répondre.
J'ai preſſé mon retour, je ſuis parti de Londre;
Et mes feux empreſſés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir voler à ſon couvent.
Vain eſpoir! on m'a dit qu'elle en étoit ſortie;
C'eſt tout ce que j'en ſais. Une main ennemie
Que je ne connois pas l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve ſans retour.

LE BARON.

Vous poſſédez ſon cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos ſoins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'eſpere plus d'y pouvoir réuſſir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne,
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.
Que nos revers communs excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

LE BARON.

Presqu'autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris? Champagne, inſtrui-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monſieur, la maiſon qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu ſais ſa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en ſuis éclairci.
La belle n'eſt pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc eſt-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;
Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sachez qu'on la marie, & même inceſſamment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je suis sincere :
Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron !

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! La singuliere & fatale avanture !
Mais elle n'est pas vraie ; on vient de t'abuser :
La personne qu'il aime & qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvûe ;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vûe ;
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gage d'un feu sincere.
C'est la fille en un mot de Monsieur de Forlis ;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire ;
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,
Aura pris son air simple & sa timidité :
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte ;
Cet effroi s'est accrû par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant ;
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flâme,
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame
Ce morne abbattement, cette sombre froideur,

Qui choquent le Baron & causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage,
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

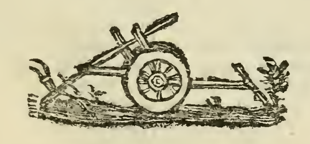
CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS

Il est vrai, j'en frémis; c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encore le comble, & le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure,
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel:
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent! O Ciel! Que dois-je faire?
Dois-je fuir ou rester? M'expliquer ou me taire?
Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder.
Ah! D'avance, mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble... justes Dieux! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)



SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'ETOIS impatient déja de vous revoir.
Eh bien! n'avez-vous rien à me faire ſavoir?
Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vûe,
Je vois ſur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton & votre air
M'aſſurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laiſſer garder un ſi cruel ſilence:
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais ſongez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert, que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre;
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez:
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitié?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je ſuis, ſouffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne ſortirez pas, quoi que vous puiſſiez faire,
Que je n'aye arraché de vous l'aveu ſincere
Du ſujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Diſpenſez-moi, Baron, de vous le découvrir;

Et laiſſez-moi...

LE BARON.

Marquis, la réſiſtance eſt vaine.
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cedez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les deſtins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus ſanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puiſque ce ſecret par vous m'eſt arraché,
Je voudrois que ſon ſort me fût encore caché:
Mes gens, de ſa demeure, ont fait la découverte;
Mais pour rendre mes feux plus certains de ſa perte,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai ſu que ſa famille au plutôt la marie:
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au deſtin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup eſt affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puiſſe oppoſer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le ſort de ce qu'on aime:
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monſieur, ma diſgrace préſente;
Je ſens qu'elle eſt pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choiſir ni prendre aucun parti;
Toute voie eſt fermée à mon eſpoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-ſimple.

LE MARQUIS.

Quelle eſt-elle ?

LE BARON.

Pourſuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à préſent, Monſieur, que je la vois
Promiſe à mon ami dont ſon pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtreſſe ;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendreſſe.

LE BARON.

Il n'eſt pas queſtion de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monſieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je faſſe ?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, ſur ce point je ſerois ſans pitié :
Le ſcrupule eſt ſottiſe en pareille matiere,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me ſens pas tant d'intrépidité ;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je eſpérer ?

LE BARON.

Tout, Monſieur, puiſqu'on vous aime,
Vous devez réuſſir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'aſſortir.

LE MARQUIS.

Il eſt trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à ſon pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'un caractere,
D'un eſprit trop craintif pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné ſa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance,

Le remords que je ſens...

LE BARON.

Le remords? pure enfance!
Ayez pour mes conſeils plus de docilité,
Et le ſuccès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impoſſibilité;
Car ſon hymen, vous dis-je, eſt prêt de ſe conclure;
Demain, ce ſoir peut-être, & ma diſgrace eſt ſûre.

LE BARON.

Je veux que cela ſoit: mettons la choſe au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniere?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront ſi ſanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre ſcrupule eſt grand.
A ſon plus haut dégré c'eſt porter la ſageſſe.
Si vos pareils avoient cette délicateſſe,
Et marquoient tant d'ardeur pour Meſſieurs les Maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage ſemblable,
Il vous feroit, Marquis, un tort conſidérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainſi, c'eſt ſur le ton badin;
Je forme & je veux ſuivre un plus juſte deſſein:
A mes ſens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inſpire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuſe trop long-temps,
Je veux la diſſiper dans ces mêmes inſtans,
Et je vais ſans détour, à quoi que je m'expoſe,
De mon trouble ſecret lui déclarer la cauſe.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juſte Ciel! Eſt-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour,
Un homme que j'eſtime, & qui m'aime à ſon tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le, encore un coup, trompez-le, c'eſt l'uſage.

LE MARQUIS.

Vous me le conſeillez?

LE BARON.

Très-fort, & je fais plus;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre;
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et portant à ſon cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il eſt cruel,
Vous voulez faire entendre à ſa flamme jalouſe,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouſe!
Si quelqu'un s'aviſoit de m'en faire un égal,
Par moi ſon compliment ſeroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma penſée.
Mon ardeur, puiſqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va ſuivre le parti que vous lui propoſez:
Mais ſouvenez-vous bien que vous l'y réduiſez,
Que vous êtes, Monſieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez ſeul coupable de la ſuite,
Et que ſi trop avant je me laiſſe entraîner,
C'eſt vous & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

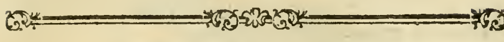
Quoi qu'il puiſſe arriver, je prends ſur moi la choſe,
Sur ma parole, oſez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.



SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

QUEL trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre!

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi! Vous voilà déja toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée !
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi,
Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi!

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle,
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs! Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent;
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime & l'amitié les lioient de si près,
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais;
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part au Marquis,*

Mais rien n'eſt plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de ſon amie elle vous ſervira.
Elle eſt ſimple à l'excès ; mais on peut la conduire :
Sait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en inſtruire ;
J'ai fait en ſa préſence éclater mon ardeur,
Et comme ma Maîtreſſe, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ; j'en ſuis charmé, la choſe ira plus vîte.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'oſe l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux ſans contrainte apprendre de ſa bouche
Quels ſont les ſentimens de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucille, ils vous ſont connu tous,
Mon amante n'a rien qui ſoit caché pour vous ;
Et vous devez ſouvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles ;
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier,

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! Quel oui funeſte ! Et qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Raſſurez-vous ; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux préſage !

LE MARQUIS.

Comment ſe trouve-t-elle à préſent ?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours? Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille:
Mal & bien, rien, beaucoup; la singuliere fille!
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.
(*A Lucile.*)
Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;
Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! La voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite..

LE MARQUIS, *à part.*

A peine je suis maître.
De mes sens agités!

LUCILE.

J'en ai trop dit, peut-être.
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir.

(*à part.*)

Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

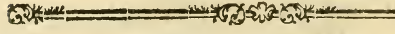
LE BARON, *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu, si je n'ai son appui.

(*Il sort.*)



SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas! Vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite & tremblante;
Vous vous présentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.
Répondez; est-ce gêne? Est-ce obstination?
Est-ce peu de lumiere? Est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces repliques-là?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il eſt naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons, ſon entretien me tue,
Laiſſons, Mademoiſelle, un diſcours ſuperflu.
Il faut que le Marquis ſoit par vous ſecouru

LUCILE.

Secouru.

LE BARON

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à ſon ſujet parler à votre amie.
S'il n'étoit queſtion que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous preſſer d'agir en ſa faveur,
Je vous le défendrois; mais ſon amour eſt ſage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,
Où tout, en même temps ſe trouve réuni,
La naiſſance, le bien, avec l'âge aſſorti.
Son bonheur en dépend; ainſi, Mademoiſelle,
C'eſt remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ſes yeux le déſeſpoir qu'il a;
Dites-lui qu'il ſe meurt.

LUCILE.

Elle le ſait déja.

LE BARON.

N'importe, exagerez ſon mérite & ſa flâme.
Près d'elle employez tout pour attendrir ſon ame;
Et de ſon prétendu dites beaucoup de mal:
Peignez-le diſſipé, fat, inconſtant, brutal.

LUCILE.

Je n'oſe pas tout haut dire ce que j'en penſe.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! fans la bienféance...

LE BARON.

Pour l'homme en queftion point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expreffément.
Quand je vous parle ainfi, qui vous oblige à rire ?
C'eft une nouveauté; mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant eft des plus déplacés

LUCILE.

Mais il ne l'eft pas tant, Monfieur, que vous penfés.

LE BARON, *à part.*

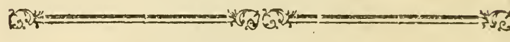
Ces imbéciles-là, gauches en toutes chofes,
Ou ne vous difent mot, ou ricannent fans caufes.
(*à Lucile.*)
Quoi qu'il en foit, fongez à ce que je vous dis :
Difpofez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monfieur, voilà votre fœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma fœur ! le perfonnage eft fort intéreffant,
Et digne d'interrompre un difcours important.



SCENE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

REPRESENTEZ fur-tout, exprès je le répete,
Que l'ardeur du Marquis eft fincere & parfaite.

LUCILE.

C'eft la troifieme fois que vous me l'avez dit.

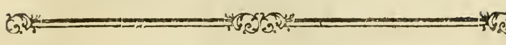
LE BARON.

Oh ! Pour le bien graver au fond de votre efprit,

Morbleu! je ne saurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur? Je me retire.



SCENE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit;
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.
Et puifque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables ;
Je louerai votre efprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.
Ah ! Ne me raillez pas auffi cruellement.

LE BARON.
Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, & vous ofez vous plaindre ?

CÉLIANTE.
Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.
Encore des avis!

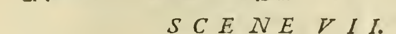
CÉLIANTE.
Vous êtes fort aimable...

LE BARON.
Le début eft flatteur.

CELIANTE.
Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art ;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il eft, Monfieur, l'objet de votre culte :
Et l'oracle conftant que votre efprit confulte :
Mais mon frere chez lui fait fe dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant fa douceur politique ;
Méprifant pour fa fœur, dur pour fon domeftique,
Fâcheux pour fa maîtreffe, & froid pour fes amis,
Il prend une autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans fa maifon, & tout fuit fa rencontre :
Le courtifan s'éclipfe, & le tyran fe montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*
Ma fœur !

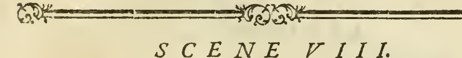
CELIANTE.
Le trait eft fort ; mais vous me l'arrachez,
Et j'ai peint dans le vrai, puifque vous vous fâchez :
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vûe :
Profitez-en, ou bien fi l'erreur continue,
Des vôtres, redoutez le funefte abandon;
Craignez de vous trouver feul dans votre maifon,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un fouffle détruit l'eftime qui s'envole.



SCENE VII.

LE BARON, *seul.*

JE ferois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là dont je suis entouré.
Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la Marquise & chez le Commandeur :
Voyons la Présidente ; & puis mon Rapporteur.



SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre ;
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre ?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plûpart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais Monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis ?

LISETTE.

Arrive en ce moment, je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous ſuis redevable
De venir m'avertir. Le terme eſt admirable !

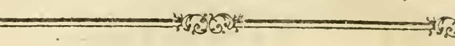
LISETTE, *à part.*

Quel homme! Mais, Monſieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez déſormais, & n'avertiſſez pas.

(*Liſette rentre.*)



SCENE IX.

LE BARON, *ſeul.*

FORLIS, pour arriver a mal choiſi ſon heure :
J'allois ſortir, il faut que pour lui je demeure.
C'eſt mon ami, je vais l'embraſſer ſimplement,
Et le quitter après le premier compliment;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.



SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embraſſant M. de Forlis.*

VOTRE ſanté, Monſieur ?

M. DE FORLIS.

Aſſez ferme. Et la tienne,
Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter,
Pour t'unir à ma fille, & par-là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit enſemble.

LE BARON.

Je ſuis vraiment charmé que ce nœud nous raſſemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !

Je fuis très-éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie auffi vive que franche.
Dix ans de connoiffance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'eft pas d'accueillir des amis ;
La mienne eft par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon ; mais je me vois dans une circonftance
Qui, malgré moi, Monfieur, me force à vous quitter:
Je vous laiffe le maître, je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive !...

LE BARON.

Il eft indifpenfable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable,
Et j'ai befoin de toi pour tout le jour entier ;
Si c'eft une corvée, il la faut effuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux néceffaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promeffes-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce font de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en fix phrafes
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphafes.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure & l'éclat d'nn nouveau vis-à-vis ;
Eclabouffer vingt fois la pauvre infanterie,
Qui fe fauve, en jurant, de la cavalerie :
De toilette en toilette aller faire fa cour,
Apprendre & debiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le foir une partie aimable,
Ne boire à ton dîner que de l'eau feulement,

Pour ſabler du Champagne à ſouper largement :
Faire l'après midi mille dépenſes folles,
En deux médiateurs perdre huit cent piſtolles ;
Sur une tabatiere, ou bien ſur des habits,
Dire ton ſentiment & ton ſublime avis ;
Conduire à l'Opéra la Ducheſſe indolente,
Médire ou bien broder avec la Préſidente
Avec le Commandeur parler chaſſe & chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oiſeaux :
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importants, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monſieur le Gouverneur vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre Fort,
Nous devons y plier ſous le joug de l'uſage;
Ce qui paroît frivole eſt dans le fonds très-ſage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amuſement,
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier & rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au ſolide.
C'eſt par eux que l'on fait les grandes liaiſons,
Qu'on acquiert les amis & les protections ;
Au ſein des jeux rians on perce les myſteres ;
Le plaiſir eſt le nœud des plus grandes affaires ;
Le ſuccès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'eſt en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à ſa cauſe,
Et je ſens, dans le fond, qu'il en eſt quelque choſe.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces ris.

M. DE FORLIS.

Je te prends ſur le temps.
Pour rendre à mes égards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occaſion eſt belle, & voici le moment :
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande ;
Tu ſais, pour l'obtenir, que mon ardeur eſt grande :
Qu'il doit, outre l'honneur, groſſir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
Par pluſieurs concurrens cette place eſt briguée ;
Du Royaume, Baron, c'eſt la plus diſtinguée.

Un

Un homme bien inſtruit m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif ſi preſſant joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poſte & hâter mon voyage.
As-tu ſollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois:
Tu m'as promis de voir le Miniſtre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui: mais permettez....

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un ſeul inſtant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grace d'une ſeconde.
Si tu prends une fois ton eſſor dans le monde,
Crac, te voilà parti juſqu'à demain matin.

LE BARON.

Puiſque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & ſublime!
Sacrifice étonnant! Grande preuve d'eſtime!

LE BARON.

Nous mangerons enſemble un poulet ſans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là: J'aime la bonne chere;
Et traite-moi plûtôt en perſonne étrangere:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi ſe fait ſentir déja.
Le chemin que j'ai fait eſt très-conſidérable,
Et me fait aſpirer au moment d'être à table.
En attendant, paſſons dans mon appartement,
Nous parlerons enſemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un diſcours de la ſorte?

LE BARON.

Tout n'eſt pas diſpoſé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe ?

Je puis m'y repoſer.

LE BARON.

Non, Monſieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'eſt qu'il eſt occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'eſt-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La choſe eſt toute neuve ; & cet homme ſe nomme ?

LE BARON.

Son nom m'eſt échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'eſt plus ingénu.

Mon logement eſt pris, & par un inconnu !

LE BARON.

C'eſt un Abbé, Monſieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé !

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, paſſe :
Mais un petit colet me déloger ainſi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir ſi-tôt ici ;
Il m'eſt recommandé d'ailleurs par des perſonnes
Qui peuvent tout ſur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuſes ſont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron:
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
Mais tout mon dépit cede à ma faim qui s'augmente,
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger;
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS,

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne ;
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succede au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment ! votre ame encore est-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je ſens que je bleſſe au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup ceſſez d'être agité;
Elle n'eſt point bleſſée en des choſes ſemblables.

LE MARQUIS.

En eſt-il où ſes droits ne ſoient point reſpectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, ſur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon?

LE BARON.

Ce n'eſt pas là ſa place.
Elle y ſeroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel diſcours me paſſe?

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.
La droiture eſt un frein que l'on doit révérer,
Du monde ce ſont là les maximes conſtantes
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs eſſentiels de la ſociété,
Dont ils ſont les liens & comme le traité.
On la doit conſulter, ſur-tout dans l'exercice
Des charges de l'Etat d'où depend la juſtice;
Dans ce qui, parmi nous, eſt de convention,
Et forme par dégré la réputation:
Mais elle eſt ſans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde univerſellement
Sur le pied de plaiſir ou de délaſſement.
Dans un temps de commerce, elle n'eſt plus admiſe,
Et même s'en piquer devient une ſottiſe.
L'amour n'eſt plus qu'un jeu, qu'un ſimple amuſement,
Où l'on eſt convenu de tromper finement;
D'être duppe ou fripon, le tout ſans conſéquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili juſques à cet excès?

Le monde eſt étonnant dans ſa biſarrerie.
Le joueur qui friponne eſt couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe & qui trahit,
Devient homme à la mode, & ſe met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire !
Auſſi groſſiérement peut-on ſe contredire !

LE BARON.

C'eſt l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penſer faux, ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé ſur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
S'eſt rendu par l'uſage un lien révéré :
Les devoirs en ſont ſaints, le culte en eſt ſacré.
A ſes engagemens le fier honneur préſide ;
Et ſes dettes, ſur-tout, ſont un devoir rigide :
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, & fruſtrer tout autre créancier.
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,
Où l'on eſt diſpenſé de tenir ſa parole.
Le joug de l'amitié n'eſt pas plus reſpecté ;
On veut qu'ils ſoient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs ſont remplis les derniers ; & leurs dettes,
Ou ne s'acquittent pas, ou ſont mal ſatisfaites.
Mais rendez-moi raiſon d'un tel égarement,
Vous profond dans le monde, & ſon digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confeſſe
Que l'eſprit qui l'agite eſt ſouvent une yvreſſe.
Du ſein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ſes écarts ſouvent l'injuſtice eſt le fruit ;
Mais il eſt notre maître, & nous devons le ſuivre ;
Nous ſommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller ; pour avoir ſes faveurs,
Il faut prendre, Marquis, juſques à ſes erreurs
Dès qu'ils ſont établis, préférer ſes uſages,
Quelques choquans qu'ils ſoient, aux raiſons les plus ſages.
Quoi qu'il en coûte, on doit ſe mettre à l'uniſſon,
Et tout ſacrifier pour avoir le bon ton.
Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout ſcrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaiſe au bon ton, dont je ſuis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;
Mais il faut vous résoudre à vivre en Mysantrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant ;
Ou, de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde ;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquerir le surnom.
Choquer les mœurs du temps, & par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois nauffrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande & j'attens votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main & de l'œil,
Et pour m'en garantir montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez, je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vûe heureux ;
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances,
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime ;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié dans peu compte en venir à bout :
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût ;
C'est le point principal, & qui rend tout facile :
Mais point de sot scrupule, & montrez-vous docile.

Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti; j'ai même ici ma lettre:
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen, pour vous, est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons; c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien!

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.

On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE MARQUIS.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.

Attendez un moment.

(*Il rentre.*)



SCENE II.

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

IL sert trop bien ma flâme !
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a trop fait voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;
Il dedaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran ; & l'hymen, j'en frémis !
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle ;
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.



SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

OUI ; le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, & dont je ſuis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monſieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je ſuis content de ce procédé-là :
Peut-être, avec le temps, mon ſoin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle ſoit bien reçue ?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore eſpérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monſieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oſerois-je, pour moi, compter ſur votre zele ?

LUCILE.

Mais je ferai, Monſieur, mon poſſible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond vraiment beaucoup mieux que tantôt,
Il ſe fait déja tard, & partons au plutôt.
Votre ame eſt à préſent dans une douce attente.
Volons chez la Comteſſe, elle eſt impatiente :
Voilà l'heure, & d'ailleurs, je dois voir en paſſant.
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un inſtant.
C'eſt un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiſelle...

LUCILE.

Eh bien, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne ſort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

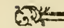
Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

LE BARON, *au Marquis.*

Profitons des momens où son pere sommeille :
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.
(*Lucile rentre.*)



SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le Baron.*

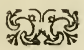
JE t'arrête au passage ; & bien m'en prend, parbleu,

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.



SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

COMMENT donc! Eſt-ce ainſi que l'on ſe fait attendre?
Moi-même il faut chez vous que je vienne vous prendre.
Cet oubli me ſurprend, ſur-tout de votre part.
Vous, prévenant, exact...

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monſieur, vous méconnoître.

LE BARON.

De ſortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je ſuis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'eſt par moi, Madame, abſolument.
J'ai beſoin du Baron pour cet après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le reſpect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaiſe à l'eſpoir dont votre eſprit ſe flatte,
Vous venez un peu tard, je ſuis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monſieur, que je n'impoſe point.

M. DE FORLIS.

Mais vous ſavez qu'au mien votre intérêt eſt joint.
L'affaire eſt ſérieuſe autant qu'elle eſt preſſante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amene eſt plus intéreſſante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le ſien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la Campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas ſeront perdus.

LA COMTESSE.

Paſſé ce ſoir, Monſieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'eſt un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monſieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indiſpenſable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'eſt un homme admirable,
Et qui tire des ſons ſinguliers & nouveaux.
Ses doigts ſont ſurprenants, ce ſont autant d'oiſeaux.
Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre,
Puis, tout-à-coup bruïant, il devient un tonnerre,
Rien n'égale, en un mot, Monſieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il eſt, n'eſt pas un perſonnage
Qui mérite, ſur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous, pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monſieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite :
Mais vous ne partez pas apparemment ſi vîte.
On pourra vous entendre un autre jour,

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui. Quel eſt votre ſort, Monſieur, préciſément ?
La muſette, la flute, ou le violoncelle ?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de muſette! Ah! la choſe eſt nouvelle.
La bagatelle ſeule occupe vos eſprits :
Un ſoin plus ſérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle eſt donc cette affaire & ſi grave & ſi grande ?

M. DE FORLIS.

C'eſt un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'eſt que cela !
Oh, rien ne preſſe moins ; ſi ce n'eſt celui-là,
Vous en aurez un autre, & la choſe eſt facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour eſt borné.
Il faut, il faut ſaiſir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet inſtant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un ſemblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raiſon, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaiſir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je ſuis près de lui nouvelle connoiſſance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier.

C'eſt toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaiſir que j'attends me tranſporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres ſi doux je me laiſſe entraîner

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monſieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'eſt flatter, Monſieur d'un eſpoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au ſortir du Concert je le mene aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de-là nous devons être d'un grand ſouper,
Qui va juſqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, ou, déguiſée en Flore,
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monſieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus ſûr j'accompagne tes pas.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au Concert, j'entre & je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénetre au travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle; il se trouble; il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé :
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CELIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,

Mais

Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après le sort l'en a puni :
Ce violon divin, & qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole ;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le Concert est rompu; l'aventure est cruelle :
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés,
Les sacrificateurs en ordre sont placés,
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier dans une après midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent :
De dépit je le quitte, & cours pour mon affaire,
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé ;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cens louis joués sur sa parole :
Mais il cede en Héros au revers qui l'immole.
Sous un front calme, il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert en partant le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre, vous seriez gêné par ma présence.

(Elle s'en va.)

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON,

LE BARON, *sans voir M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu ;
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre,
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue,
C'est un tour inoui que le hazard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus :
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource !
Ceux que j'ai vu n'ont pas dix louis dans leur bourse ;
Ils manquent tous d'especes.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi.

Tien, en voilà huit cens, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux.
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par des vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
Qui méritent au plus le nom de connoissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere & vrai, ton remors les efface.
Pour mieux le réparer, Baron, voici le jour,
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire,
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secretaire, & dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence,
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'eſt pas ſi prompte à répandre ſes graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places.
Et ce n'eſt pas, Monſieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même ſecretaire,
Qu'il eſt ſollicité par un fort adverſaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre & tout faire mouvoir,
Sans quoi mon concurrent l'emportera ce ſoir.
Mon plan eſt arrangé, mes meſures ſont priſes
Pour parler au Miniſtre à ſix heures préciſes;
Pour le voir, pour agir, voilà les ſeuls inſtans:
Si tu veux près de lui me ſeconder à tems,
Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.
Je ſais qu'à ta priere il n'eſt rien qu'il ne faſſe,
Et tu poſſedes l'art de le perſuader:
Mais il faut employer ton crédit ſans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts-d'heure;
C'eſt le tems déciſif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure
Si j'y manque, Monſieur!

M. DE FORLIS.

Ne vas pas l'oublier.
Et ſonge...

LE BARON.

Je ne ſors que pour aller payer
La ſomme que je dois, & je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monſieur, la peine de m'attendre:
On doit pour ſes amis, tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu feras accompli ſi tu tiens ta promeſſe.
(Le Baron ſort.)

SCENE III.

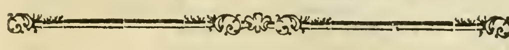
M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

MON frere auprès de vous a perdu ſa triſteſſe;
Et j'en juge, Monſieur, par l'air gai dont il ſort.

M. DE FORLIS.

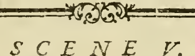
Je crois qu'il eſt content ; pour moi, je le ſuis fort.
Adieu, Mademoiſelle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Liſimon qu'il faut que j'entretienne.
(Il ſort.)



SCENE IV.

CÉLIANTE, *ſeule.*

IL a ſoin de cacher le plaiſir qu'il lui fait,
Et ſa diſcrétion eſt un nouveau bienfait.



SCENE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

APPRENEZ un ſecret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime, & Monſieur votre frere,
A, comme il eſt trop juſte, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute eſt trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la ſurprendre
Dans le tems que ſa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché ſi-tôt que j'ai paru ;
Et par là mon ſoupçon s'eſt juſtement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'eſt apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien ; ſa rougeur l'a trahie :
Pour cacher un billet qui n'eſt qu'indifférent,
On eſt moins empreſſée, & le trouble eſt moins grand.
On attribue à tort à ſon peu de génie
Son humeur taciturne & ſa mélancolie :

L'Amour eſt ſeul l'auteur de ce ſilence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai cette penſée :
La curioſité dont je me ſens preſſée,
M'a fait étudier ſes moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'abſence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le ſymptôme viſible ;
Et j'ai ſur ce mal-là le coup d'œil infaillible ;
Je porte encore plus loin ma vûe à ſon ſujet,
Et de ſes feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend viſite,
Sur ſon front ſatisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus eſt, ſurpris quelques regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'eſt lui, Mademoiſelle ; & j'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prends dans ton eſprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en ſecret, je ne me trompe pas :
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ſes pas,
Pour lire le billet elle y vient, j'en ſuis ſûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette ſalle obſcure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, reſpectons ſon ſecret :
Celui que l'on ſurprend eſt un larcin qu'on fait.

(*Elles rentrent.*)

SCENE VI.

LUCILE, *ſeule.*

ENFIN me voilà ſeule ! Et banniſſant la crainte,
Je puis donc reſpirer & lire ſans contrainte
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !
Sa lecture peut ſeule adoucir ma douleur.

(ELLE LIT.)

Non, belle Lucile, il n'eſt point de ſituation plus ſinguliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure ſans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous mépriſe, & qu'on vous croit ſans eſprit & ſans ſentiment,

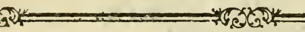
vous qui pensez si juste, dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sais, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux: sans une prompte réponse j'y vais succomber.

(*Après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine & mon plaisir ne sauroient se comprendre;
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

(*Elle écrit en s'interrompant.*)

Cher Amant! Si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler & calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens sont mon plus grand martyre.



SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

JE viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire.
Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu, voyons un peu de son stile, pour rire.

(*A Lucile.*)

Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.

Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'ortographie...
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi ? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture,
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! Mauvaises défaites.
Donnez ; pour mettre fin aux façons que vous faites...

(*Il lui prend la lettre des mains & lit.*)

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fonds du Théâtre.*

J'Apperçois le Baron & ma chere Forlis.
Mais il lit un billet, Ciel ! L'auroit-il surpris ?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, & je ne sais que dire.
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens.
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.

Plus

Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.
Le ſentiment y regne, & l'eſprit l'aſſaiſonne.
Belle indolente, hé quoi! ſous cet air ingénu,
Vous me trompez ainſi? Qui l'auroit jamais cru!
(*Il relit tout haut.*)

Je ſais qu'on me croit ſans eſprit; mais ce n'eſt que pour vous ſeul que je voudrois en avoir.

(*Il s'interrompt.*)
Je ne demande plus à qui ceci s'adreſſe.
Je ſens toute la force & la délicateſſe
Du reproche fondé que cache ce billet,
Et je vois par malheur que j'en ſuis ſeul l'objet.
Il eſt honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y ſont trop bien dépeintes.
Voilà le réſultat de tous nos entretiens,
Et tous vos ſentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La mépriſe eſt heureuſe, & mon ame reſpire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cet aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou ſon erreur.

LE BARON.

Quelle joie! Elle m'aime, elle ſent, elle penſe!
Que j'ai mal juſqu'ici jugé de ſon ſilence!
Ah! Pourquoi ſi long-temps me cacher ces tréſors,
Et les enſevelir ſous de trompeurs dehors?
Mais n'accuſons que moi; c'eſt ma faute, & ma vûe
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler ſon cœur & ſon eſprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon ame eſt confuſe & ravie,
Font ma ſatire autant que mon apologie.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaiſir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà, ma joie eſt accomplie.

C'eſt ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur eſt au comble, & je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever.
Rien n'égale l'eſprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en ſoit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(Il lit.)

Je ſais qu'on me croit ſans eſprit, mais ce n'eſt que pour vous ſeul que je voudrois en avoir; & ſi je pouvois réuſſir à vous perſuader que je ſuis auſſi ſpirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reſte du monde me donnât le nom de ſotte & de ſtupide. L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à la confirmer. Je ſens que mon cœur fait tort à mon eſprit. Il m'ôte juſqu'à la liberté de m'exprimer, & je ſuis trop occupée à ſentir, pour avoir le loiſir de penſer.

(Après avoir lû.)

Mais eſt-il rien, Marquis, qui ſoit plus adorable!
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable!

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma ſurpriſe;
Je dois à vos genoux expier ma mépriſe.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans eſprit, & c'eſt moi qui ſuis vraiment un ſot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'eſt par mille reſpects, par un culte flatteur,
Que je puis déſormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon tranſport ſincere.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc ! Votre amante
Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

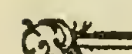
Un billet qui m'enchante.
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contens, comme je le desire.
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable ;
Et goûter sans mêlange un destin bien plus doux.
Je vais me partager entre le monde & vous.



SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

PARDON, si j'interromps, Monsieur : mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carosse, & ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.



SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, Madame vient vous prendre,
Et, ſans tarder, vous prie inſtamment de deſcendre.

LE BARON.

Il ſuffit, je vous ſuis.

(Le laquais ſort.)

SCENE XI.

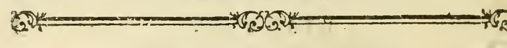
LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

VOus allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'aſſurer que je ne puis ſortir;
A Monſieur de Forlis je ſuis trop néceſſaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le ſervir.
Je ne ſuis qu'un inſtant, & je vais revenir.



SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

IL ne reviendra pas ſi-tôt, Mademoiſelle;
Et la Ducheſſe va l'emmener avec elle.
La Comteſſe eſt là-bas qui lui ſert de renfort:
Le moyen qu'il réſiſte à leur commun effort!

LUCILE.

Le ſoin qui les conduit ſans doute eſt d'importance;

LISETTE.

Oui, l'affaire eſt vraiment des plus graves. Je penſe

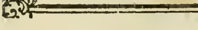
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines;

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.
Mais le carosse part, & voilà qu'on l'emmene :
Moi-même je descends pour en être certaine.
(à part.)
Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.
(Elle rentre.)



SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.
Que cet instant m'est doux! Que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible, & je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence
Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien, quand il étoit absent;
Sa vûe & son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,

Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'echauffe, & non pas la saillie.
Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est le véritable, & n'en ayons point d'autre ;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete ;
Vous avez, à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes ;
Et je suis près de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur :
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains ?

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord ; mais pour vous plaire, il redevient aimable ;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

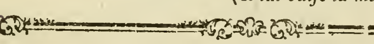
LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien,
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché, qui, sous un faux hommage,

Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais, dans les horreurs, traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere :
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fond de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame,
Par la comparaison que je fais de sa flâme,
Avec le feu constant, tendre & respectueux
D'un amant jeune & sage, aimable & vertueux!
Vous possedez, Marquis, le mérite solide :
Il n'en a que le masque & le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir.
Vous seul savez aimer, & vous faire chérir.
De tout Paris, son art veut faire la conquête :
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors & par son entretien,
Le héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu, qui me charme, en même tems m'afflige :
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(Il lui baise la main)



SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

CONTINUEZ, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! C'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme,
Pour vous je m'intéresse, & votre amour me charme.

Il est entierement conforme à mon souhait ;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre, & bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux :
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MON cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination :
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.
(Elle s'en va.)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue ;
La Ducheſſe, Monſieur, elle-même eſt venue
Le prendre en ſon caroſſe, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorſque dans ma demande il doit me ſeconder,
Quand l'heure eſt déciſive, il manque à ſa promeſſe.

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la choſe preſſe.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;
S'il ajoute ce trait, ce ſera le dernier.

(Il ſort.)



SCENE XVII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

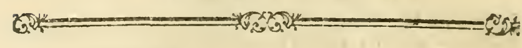
IL faut, en ſa faveur, que j'agiſſe moi-même :
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;
Son crédit eſt puiſſant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer ſon pouvoir,
De ma ſecrette ardeur faiſons-lui confidence ;
Du Baron, s'il ſe peut, réparons l'indolence.
A Monſieur de Forlis je dois un tel appui ;
Et je ſers mon amour, en travaillant pour lui.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiete.
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître, pour vous, je crains le changement;
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur:
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un Amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement:
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

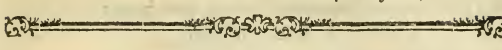
LUCILE.

Ah! Ciel! C'eſt le Baron.

LISETTE.

La mépriſe eſt piquante.
La Comteſſe en ces lieux accompagne ſes pas.

(Elle ſort.)



SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

NON, quoi que vous diſiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échaper des mains de la Ducheſſe :
Je ſuis au déſeſpoir. La cruelle Comteſſe
A ſecondé ſi bien ſon deſir obſtiné,
Qu'à la piece nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,
Au Théâtre & par tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un ſpectacle plus doux ;
Il jette tous mes ſens dans une aimable yvreſſe ;
Et voilà déſormais le ſeul qui m'intéreſſe.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je! Il prend le ton d'un Amant langoureux!

LE BARON.

Je le ſuis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux!

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du tranſport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce ſoir, je veux former la chaîne ;
Et votre pere va...

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monſieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empreſſement flatteur ! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un vrai délire, & j'en ſuis étonnée !
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'eſt cent fois pis, Monſieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur eſt parfaite.

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,
Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monſieur, que l'on faſſe de vous ?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuie.
L'amour & lui, Monſieur, ſont brouillés tout-à-fait.
L'un eſt vif, amuſant, l'autre ſombre & diſtrait,
Le monde d'un butord fait un homme paſſable,
Et l'amour fait un ſot ſouvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'eſt pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il eſt peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'eſt l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.
Pour valoir quelque choſe, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous ; mais point d'attachement ;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru juſqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particuliérement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite eſt fille à ſentiment.
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que ſeize ans, C'eſt l'âge d'être dupe ;

L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piége ;
Moi, Baron, qui vous parle, oui, j'ai, vous l'avouerai-je,
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'Amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,
Madame ; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préferez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(Elle sort.)

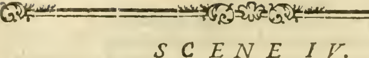
SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égard pour un homme noyé.
Paris dont vous allez vous attirer le blâme ;
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même, on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront :
Cy-gît dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

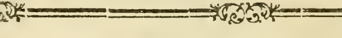
(Elle sort.)



SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

SA menace est fondée, & j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime & je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mepris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois... mais je vois mon ami qui s'approche.



SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

JE vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si, pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit, tu ne sais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au Ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole,
Je ne puis l'obtenir; & ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux?
A celui de juger une piece nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle!
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siecle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.
Et vous ne devez plus, à l'avenir attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins sévere,
Prenez en sa faveur des entrailles de pere,
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! Ma fille vous aime!

LE BARON.

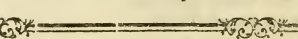
Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lû le Billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce,
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi,
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, & de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chere.
Ma bonté sait borner l'autorité de pere;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
Pour être leurs soutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.



SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

LISETTE!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre.*)

SCENE VII.

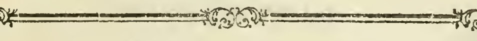
LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

VOus me rendez la vie en agiſſant ainſi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma préſence éclater moins de zele ;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.



SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

JE viens vous détromper ſur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monſieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la choſe décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promiſe, & non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monſieur, à mon inſtance,
La vôtre qui ſe trouve être à ſa bienſéance,
Et d'une penſion on y joint le bienfait.
De l'autre en même tems vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne ſaurois, Monſieur, dans cette circonſtance,
Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoiſſance.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monſieur du paſſé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

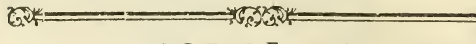
Non, au Marquis tout ſeul je dois ce bien ſuprême.

LE BARON.

Mais il eſt mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, ſon procédé plutôt
Fait du vôtre, Monſieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le ſien m'a prévenu, voilà votre modele.



SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'HYMEN eſt-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !
Je vois de mon côté paſſer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me ſera moins contraire.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

MA fille, approche-toi, viens, c'eſt ici l'inſtant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprends que le Baron a ſu toucher ton ame.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flâme.
Par mon choix j'ai moi-même autoriſé tes feux,
Prononce : je te laiſſe arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'eſt parler vraiment en pere raiſonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, & je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je? Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance?
Eh! quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.
(*Elle prend la lettre & la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincere,
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais qu'il n'eſt pas pour vous. C'eſt pour un homme abſent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut*)

L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.

(*au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée! Eſt-ce vous qui l'obſédez ſans ceſſe?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi ſeul à ſa triſteſſe.

LA COMTESSE, *lui préſentant le billet.*

J'ai donné lieu! Tenez, répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

Depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à la confirmer.

(*En s'interrompant.*)

Eſt-ce pour vous? *Depuis que je vous vois ici.*
Vous radotez, mon cher.

LE BARON.

Le Marquis ſait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc. Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis ſauroit-il ton ſecret?
Réponds-moi ſans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le ſait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puiſque vous le ſavez, il faut nous en inſtruire.

LE MARQUIS.

C'eſt à Mademoiſelle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réſerve eſt fort peu de ſaiſon.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juſte ſoupçon:
La petite convient qu'il ſait tout le myſtere;
Il ſe trouble comme elle, & s'obſtine à ſe taire,

Je gagerois qu'il eſt cet amant fortuné.
C'eſt lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'eſt pas moi!

LUCILE.

Non, c'eſt une mépriſe.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez ſurpriſe.

LE BARON.

Le coup eſt foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embraſſant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur eſt enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix eſt louable, & digne de me plaire!
En faiſant ton bonheur, il acquitte ton pere;
(*Il montre le Marquis.*)
La place que j'obtiens eſt un fruit de ſes ſoins.

LE MARQUIS.

Pour mériter ſa main, pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la ſorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'eſtime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raiſons,
Et vous m'avez forcé de ſuivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place.
Votre Hymen eſt rompu. Quelle heureuſe diſgrace!

M. DE FORLIS, *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

(au Baron.)

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, Monſieur, aller avec Madame,
Entendre Concertos, Sonates, Opéra,
Et les Vacarminis, autant qu'il vous plaira.

(Il ſort avec le Marquis & ſa fille)
(Liſette rentre en même tems.)

SCENE XI. & derniere.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CROYEZ en ſes conſeils; venez, ſuivez mes traces;
Fuyez votre maiſon, & reprenez vos graces.
Ne ſoyez plus ami, ne ſoyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, & vous ſerez charmant.

FIN.

L'Approbation & la Permiſſion ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

On trouve à Toulon, chez J. L. R. Mallard, Imprimeur-Libraire, place St. Pierre, un assortiment de Piéces de Théatre, imprimées dans le même goût.